

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François MICHELET

Le sixième centenaire de la canonisation de
S. Thomas d'Aquin

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1923, tome 22, p. 121-127

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Le sixième centenaire de la canonisation de S. Thomas d'Aquin

Il y eut six cents ans, le 18 juillet 1923, que S. Thomas d'Aquin fut canonisé à Avignon par le pape Jean XXII. Le Souverain Pontife Pie XI a manifesté officiellement son désir de voir cette date célébrée avec la plus grande solennité possible. Le vœu du Saint Siège n'étonnera personne, si l'on se rappelle que durant sept siècles, l'église n'a cessé de combler d'éloges celui qu'elle appelle « son docteur » et que Léon XIII, par un Bref du 4 août 1880, attribua comme patron à toutes les écoles, collèges, lycées et académies catholiques.

S. Thomas, en effet, occupe une place unique dans l'Eglise par sa doctrine et par sa sainteté qui lui méritèrent d'être nommé « le plus savant des saints et le plus saint des savants ».

Soit comme philosophe, soit comme théologien, il fut l'un des plus puissants génies de la pensée que l'humanité ait connus. Servi par des facultés supérieures, admirablement harmonisées, et fortement disciplinées sous la direction de maîtres éminents au Mont-Cassin, puis à l'université de Naples où il terminait à l'âge de seize ans sa rhétorique et sa philosophie, il couronna sa formation philosophique et théologique aux universités de Cologne et de Paris, les plus réputées de cette époque, et sous un maître d'une renommée scientifique telle qu'on était généralement persuadé au XIII^e siècle que les sciences n'avaient pas de secret pour lui, et que la nature même obéissait à son génie.

Les circonstances particulières dans lesquelles il vécut, au milieu d'un siècle de foi marqué par le plein épanouissement de la vie intellectuelle et morale, ainsi que par les chefs d'œuvre de l'art, ses merveilleuses dispositions intellectuelles natives, ses études approfondies, expliquent pour une large part l'excellence unique de sa doctrine et de sa méthode. « S. Thomas d'Aquin, proclamait Léon XIII dans son encyclique *Æterni Patris*, d'un génie souple et ouvert, d'une mémoire facile et tenace, d'une vie parfaite, uniquement épris de vérité, riche en science divine et humaine, comparé au soleil, a réchauffé l'univers par le feu de sa vertu, comme il l'a rempli de la splendeur de sa philosophie. Il n'est aucune partie de la philosophie qu'il n'ait traitée d'une façon aussi solide que pénétrante. Il s'est enquis des lois du raisonnement, de Dieu, de l'homme, des actions humaines et de leurs principes avec une telle perfection, que ni l'abondante moisson des questions, ni la juste disposition des parties, ni l'excellence de la méthode et du procédé,

ni la fermeté des principes ou la force des arguments, ni la propriété des termes, ni la facilité d'expliquer ce qu'il y a de plus abstrus, rien en lui ne manque. »

La doctrine et la méthode de S. Thomas ont toujours été reconnues, par les Souverains Pontifes, supérieures à celles de tous les autres docteurs. Aussi, dans le but de pourvoir au bien des études philosophiques et théologiques, l'Eglise, dans sa législation officielle, a-t-elle voulu que S. Thomas fût le maître dont tous ceux qui enseignent en son nom doivent se faire les disciples, en s'efforçant d'imiter sa méthode et de garder intacte et pure sa doctrine. Le canon 1366 § 2 du nouveau droit canon est ainsi formulé : « Que les professeurs traitent de tout point les études de la philosophie rationnelle et de la théologie et la formation des élèves dans ces sciences selon la méthode, la doctrine et les principes du docteur angélique et qu'ils s'y tiennent saintement. »

Le caractère essentiel de la méthode de S. Thomas consiste à unir toujours, ou du moins à ne jamais opposer la raison et la foi « et cette méthode, dit encore Léon XIII, nul ne l'a pratiquée avec plus de perfection que le saint docteur ; distinguant parfaitement, selon qu'il est juste, la raison de la foi, mais cependant les maintenant toutes deux en parfaite union d'amitié, il a si bien gardé les droits de l'une et de l'autre que la raison, portée sur les ailes de S. Thomas jusqu'au faite de sa puissance, ne semble pas désormais pouvoir s'élever plus haut, et que la foi semble ne pouvoir pas recevoir de la raison plus de secours ni de plus efficaces que ceux qu'elle en a déjà reçus par l'entremise de S. Thomas. »

Dans sa *Somme théologique* en particulier, non seulement l'Aquinat réalise cet admirable accord entre la foi et la science, mais chacune des questions, chaque article est traité avec un fini d'art et de méthode qui justifie la parole de Jean XXII : « S. Thomas a fait autant de miracles qu'il a écrit d'articles. » Clarté

d'expression, simplicité de tournures, propriété des termes, tels sont les caractères de son style. « Il fait voir, dit Lacordaire, la vérité dans les plus grandes profondeurs, comme on voit les étoiles au travers d'un ciel pur ; style aussi calme qu'il est transparent, où l'imagination n'apparaît pas plus que la passion, et qui cependant entraîne l'intelligence. »

L'excellence de la méthode chez S. Thomas n'est surpassée que par celle de la doctrine. « Lui seul, affirmait encore le pape Jean XXII lors de sa canonisation, a plus éclairé l'Eglise que tous les autres docteurs et, dans ses livres, l'homme profite plus en une seule année qu'en tout le temps de sa vie dans la doctrine des autres. »

L'œuvre de S. Thomas tire son excellence du caractère d'universalité qu'elle revêt. Sa doctrine n'est pas la doctrine d'un homme, mais la synthèse de la pensée humaine. Selon lui, le rôle de la philosophie consiste à approfondir, à systématiser, à préciser et à coordonner avec les données de la foi la doctrine du genre humain, élaborée pendant des siècles de réflexion. Le sens commun, pour S. Thomas est, à l'état rudimentaire, la seule vraie philosophie, parce qu'il respecte les premiers principes de la raison, évidents par eux-mêmes, et s'efforce d'arriver à une connaissance toujours plus approfondie de l'être, objet premier et formel de l'intelligence. C'est l'antipode de la philosophie du *devenir*, professée autrefois par Heraclite et renouvelée par Bergson, laquelle logiquement aboutit à l'absurdité totale.

La science philosophique sera donc une perpétuelle justification des solutions du sens commun, dont les idées ayant été précisées dans leur compréhension, seront subordonnées, classées, et rattachées par le principe d'identité et les autres principes premiers dérivés de celui-ci, à l'idée *d'être*, objet formel et adéquat de l'intelligence. Or, tout ce qui est ainsi rattaché à l'idée *d'être* devient métaphysiquement certain.

Avec cette conception de la philosophie, S. Thomas respecte naturellement la tradition. En commentant Aristote, il exprime l'infériorité des philosophes particuliers vis-à-vis de la philosophie élaborée par le genre humain, et il affirme l'obligation pour chacun de connaître les résultats auxquels est parvenue la pensée humaine et de ne pas mépriser les philosophes précédents. Aussi, tout en choisissant Aristote pour son maître par excellence, à cause de l'universalité et des qualités supérieures de son enseignement, il n'exclut aucun des autres, et il emprunte à chacun tout ce qu'il a de meilleur. C'est avec une délicatesse pleine de déférence que, par exemple, il s'écarte sur certains points de Platon et de S. Augustin, et « c'est pour avoir profondément vénéré les saints docteurs qui l'ont précédé, dit Cajetan, qu'il a hérité en quelque sorte de l'intelligence de tous. »

Plein de respect pour la tradition, S. Thomas ne pouvait pas être original au sens moderne du mot. Esprit universaliste, il ne cherche jamais à opposer sa pensée à celle des autres, à se différencier d'eux. Son originalité consisterait plutôt, une fois bien assimilés les résultats auxquels la pensée philosophique est arrivée, à tenter la solution de nouveaux problèmes, car la philosophie traditionnelle étant celle de l'*être*, ne risque pas de s'épuiser. Elle est en contact permanent avec la réalité vivante du monde qui, quoique finie en acte, est infinie en puissance. L'originalité de cette doctrine et son universalisme sont la raison profonde de son actualité et de sa puissance d'adaptation.

Pour avoir, sous l'influence individualiste de la Réforme et peut-être d'un certain égoïsme personnel portant à mépriser le passé, à rechercher expressément le renom d'originalité, à subordonner la vérité à des fins personnelles, rompu complètement avec la tradition, pour avoir fait table rase du passé et essayé de construire un système de

philosophie particulariste, Descartes n'a pas été suivi longtemps et fut assez vite abandonné. Ce sort est celui des philosophies modernes, œuvres d'un seul individu. Le Kantisme, un moment puissant, voit nombre de ses adhérents se rallier au positivisme ; et dans le monde intellectuel d'aujourd'hui, on constate un mouvement de retour marqué vers la métaphysique, vers la philosophie *perennis* de Platon, d'Aristote, de S. Augustin, de S. Thomas. Pour les intellectuels qui cherchent loyalement et sincèrement la vérité, la philosophie du *devenir* est insuffisante. Ils sentent le besoin de sortir des sens, de dépasser les apparences et les phénomènes pour en chercher la raison en Celui qui *est* par essence.

C'est afin de répondre à ce besoin personnel, et aussi dans un but d'apostolat pour ramener les esprits égarés à la source de la vérité, que ces dernières années, des cercles d'études thomistes furent constitués, sous la direction générale d'un ancien auditeur de Bergson à la Sorbonne, le R. P. Garrigou-Lagrange, actuellement professeur de théologie à l'université dominicaine de Rome ⁽¹⁾. Le but de ces cercles est clairement indiqué dans les principes généraux :

« Pour pénétrer le siècle, pour renouveler la philosophie, assimiler les matériaux qu'elle a acquis depuis le moyen-âge, diriger en tous les domaines sa marche progressive, pour dégager la vraie signification de toutes les vérités partielles et de toutes les recherches accumulées par les sciences particulières, pour animer et éclairer la renaissance intellectuelle qui se prépare dans l'ordre des lettres et des arts, enfin pour informer l'intelligence commune, qui a plus que jamais besoin d'une culture générale théologique et philosophique,

(1) Il ne faut pas omettre de mentionner le rôle primordial de M. Jacques Maritain dans la constitution de ces cercles d'études. C'est lui qui en fut le principal initiateur, et il dirige actuellement le cercle d'études thomistes de Paris.

il faut bien que le thomisme passe dans la vie intellectuelle des séculiers et des laïcs et qu'il se trouve parmi eux des ouvriers. »

Oui, l'universalité et la hauteur des principes de S. Thomas assurent à sa philosophie et à sa théologie la pérennité. Dans son œuvre, le philosophe et le théologien trouveront toujours des armes pour combattre efficacement les erreurs qui s'attaquent aux certitudes de la raison ou de la foi.

Cependant, expliquer la transcendance de sa doctrine uniquement par son génie serait absurde. S. Thomas est la lumière de l'Église et son Docteur commun, surtout parce qu'il est un très grand saint, un saint contemplatif et en qui la sagesse humaine a été divinement perfectionnée et éclairée par le plus élevé des dons du S. Esprit, le don de sagesse, principe de la contemplation infuse. Il avoue d'ailleurs lui-même avoir plus appris au pied de son crucifix que par ses propres études, et son compagnon intime, Raynald, ne craint pas d'affirmer « que la science, qui fut plus admirable en lui qu'en nul autre, ce n'est pas tant par son génie naturel que par l'oraison qu'il l'acquiert, car, chaque fois qu'il voulait étudier, lire ou prêcher, il priaît avec larmes pour trouver les divins secrets de la vérité. Il sortait de l'oraison, divinement instruit des problèmes dont il cherchait la solution. »

Ch^{ne} François MICHELET.